

# A l'école

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 37

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222063>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

brillent dans la pénombre jetée par les grandes ailes de votre coiffure ! Et vous, forts gaillards d'Ausserberg, vêtus de laine bleue tissée au village ; conscrits du district de Sion, empanachés de rubans ; pâtres-vignerons du val d'Anniviers, musiciens de Salvan, membres de la centenaire fanfare de Chermignon, violonistes de Champéry guides de Saas, joueurs d'accordéon ou pinceurs de hackbret de Brigerberg, et vingt autres, vous étiez là. Honneur à vous, Louis Genollet, du val d'Hérémence, qui téniez d'une main ferme, d'une main de maître, c'est le cas de dire, le mulet portant votre épouse, votre dernier né blotti sur la poitrine de la mère, deux autres amours émergent des autres accrochées aux flancs de la bête et l'aîné à califourchon, en croupe, derrière la maman : quelle admirable scène de l'Ancien Testament !

Ah ! certes, ce n'était pas un cortège costumé selon la recette. Aucune robe secouée de la naphthaline, tirée du fond des greniers ou de l'ombre des vieilles armoires. Les musées n'avaient point dépouillé leurs vitrines... Le principe de cette inoubliable manifestation le voici : on devait n'y voir que les vêtements portés à l'heure présente, semaine ou dimanche, habits de travail et atours des jours de fête. Une révélation pour beaucoup des quinze mille curieux accourus à Sierre, tandis que les Valaisans vous disaient : « On voit ça tous les jours ! » Ah ! les heureux.

Ces braves nous ont montré leurs travaux, leurs délassements. Nous les avons vu au village, à la plaine, à la montagne, à la vigne, à la veillée, à l'auberge, voire en séance de Conseil municipal. Une noce, précédée par l'officier d'état-civil — le vrai — a défilé devant nous, et puis, ce qui vient après la noce : le baptême. Les gens de St-Luc qui, au printemps, à la pointe du jour, traversent Sierre, drapeau, fifres et tambours en tête, pour aller cultiver les parchets dont coulera le vin du Glacier, nous les avons vus. Cueillette des châtaignes à Trois-Torrents, montée à l'alpage des gens d'Hérémence ; visite des pâtres de Conthey ; la râclette à Nendaz, la désalpe des troupeaux de Saint-Jean, l'offrande des « prémisses » (les plus beaux fromages de la saison), veillée des fileuses à Kippel et jusqu'au jeu des osselets que pratiquent bouèbes et gamines de Flerden, tout comme jadis, les enfants de l'Attique, et jusqu'à la séance de la « comouna » à Savièze...

Et, naturellement, on a dansé. On a chanté, en patois romand, en dialecte alémanique et aussi en un français 1830 semillant :

*Amusez-vous, fillettes,  
Profitez des beaux jours :  
Le temps des amourettes  
Ne dure pas toujours...*

Dans l'amphithéâtre naturel des Condémines, ces tableaux robustes, gracieux et frais se sont déroulés. Des esprits grincheux se plaignaient de l'absence de règle... Vous n'avez donc pas compris, messieurs les pédants, combien ce décousu, puisqu'il faut se servir de votre expression, ajoutait au naturel et à la spontanéité d'une journée comme on n'en vit sans doute jamais encore en Suisse ?

La reconnaissance des visiteurs confédérés va aux organisateurs et au millier de ces acteurs sans le savoir, qui nous ont valu des heures bien-faisantes. Le peuple qui peut donner un pareil spectacle est sain jusqu'à la moëlle.

H. Lr.

**Riposte.** — Fragment de dialogue entre une mère coquette et une fille spirituelle :

La mère devant une glace :  
— Que donnerais-tu, ma chère enfant, pour avoir ma beauté ?  
— Ce que tu donnerais, ma chère maman, pour avoir mon âge !

**Dans un bureau de poste, à la campagne.** — Un paysan se présente avec une lettre non affranchie.

— C'est pour annoncer à Jean-Pierre que je vas l'y envoyer le cochon qu'il m'a demandé.

— Mais il faut affranchir votre lettre, lui dit-on.

— Pourquoi ?

— Parce que, comme cela, Jean-Pierre ne payera pas le port.

— Ah ! il ne payera pas le porc ! Je m'en étais douté. Eh bien, j'vas pas l'y envoyer, alors.

## VILLANELLE D'AUTOMNE

*Aux cœurs sensibles.*

*Le bel automne que voici  
Nous irons, dedans la ramée,  
Pour endormir notre souci.  
Au profond du bois qui roussit,  
Cherchons, — veux-tu, ma bien-aimée ?  
Le bel automne que voici.  
Si notre cœur, un brin transi,  
Bat plus fort : l'aimable fumée  
Pour endormir notre souci !  
Sous l'air bleu qu'un voile obscurcit,  
— Vois, la nature est embrumée !  
Le bel automne que voici !  
Septembre vient à pas précis,  
Sens-tu son haleine embaumée  
Pour endormir notre souci ?  
Qu'il est grisant d'errer ainsi,  
Autrement qu'à l'accoutumée !...  
Le bel automne que voici  
Pour endormir notre souci !*

Saint-Urbain.

## UNE DEMANDE EN MARIAGE

**P**AR un gai dimanche de mai, tout ensoleillé, tout fleuri et tout parfumé, Adrien Pécolet le caporal trompette se mit en route, d'un pas alerte, dans le joli chemin bordé de haies qui conduit aux Avioules. Le mois de mai chantait dans son cœur un pas redoublé, non moins entraînant que le plus vibrant de sa fanfare de bataillon ; Adrien allait trouver la mère Sylvie, pour lui demander sa Lina en mariage. Je ne parle que de la Sylvie, car, pour ces affaires-là, son mari ne compte pas ; il n'a qu'un seul droit, celui de s'incliner devant la volonté de son épouse et le fait accompli !

Or donc, notre caporal trompette cheminait en se berçant des plus douces illusions et des plus beaux projets. Beau brin de fille, ma foi, que la Lina à la Sylvie ; ça voit clair, ça sait travailler, ça n'est pas une de ces freluquettes de par la ville qui ne pensent qu'à faire toilette et à aller au dancing et au cinéma. Mais !... Il y a un mais, une redoutable inconnue au problème ; comment aborder la Sylvie ; et, surtout, comment va-t-elle prendre sa demande ?

— Allons-y toujours, se disait notre trompette, elle ne fera pas plus de bruit que notre colonel quand il est mal tourné ! Et, sur ce, il arriva aux Avioules.

Pas moyen de réfléchir longtemps, ni de passer en revue les belles phrases déjà cent fois étudiées ; la Sylvie était sur le pas de porte, qui regardait venir Adrien, se demandant ce qu'il venait de borganter par là.

— Bonjour, madame Sylvie, comment allez-vous ?

— Bonjour. (Ceci dit d'un ton sec et froid).

Il fait bien beau, aujourd'hui, ils auront au moins de la chance pour l'Abbaye d'Eperles !

— Je voudrais toutes les voir au diable, vos abbayes, et qu'il pleuve à la roille, toutes les fois qu'ils en font une ; c'est juste bon pour les sou-lons !

— Oh, mais, madame Sylvie, il fait un rude bon temps pour la campagne, il faut aussi penser à cela et être bien contents !

— Bon temps ! bon temps ! Pas tant que ça ! Un peu de pluie ferait du bien pour faire pousser le foin.

— Oh ! bien ! Ça viendra bien, madame Sylvie !

— Ouais, ouais ! Vous êtes encore un de ces gaillards qui parlent pour ne rien dire !

Notre trompette commençait à se sentir plus mal à l'aise que devant son colonel mal tourné et se demandait comment il allait entrer en matière, pour la délicate question qu'il avait à poser !

Diable, elle n'était pas bien tournée la Sylvie, par ce beau dimanche, qu'est-ce que ce doit être un jour de lessive par la pluie ! ? Enfin, prenant son courage à deux mains, Adrien toussa et reprit la conversation en ces termes :

— Dites-voir, madame Sylvie, j'ai une grave

question à vous soumettre et je fais appel à votre bon cœur, persuadé que vous m'écouteriez et que vous me donneriez une réponse favorable.

— Ouais, ouais, pas tant de belle phrases et de flatteries, je vous vois venir avec votre question c'est bien pour la Lina que vous venez, vous sachiez mieux d'être franc et de le dire tout de suite.

— Oh ! madame Sylvie, ne vous emportez pas, je n'ai pas l'intention d'aller par détours ; mais vous comprenez que c'est toujours un peu embarrassant de s'expliquer dans des moments aussi pressés ; en effet, je venais vous demander si vous consentiriez à m'accorder la main de Mlle Lina. Je l'aime et...

— Ouais, ouais, Mlle Lina, Mlle Lina, c'est bien trop dommage pour vous ; vous imaginez-vous que je m'en vais comme ça la donner au premier venu ?

— Oh ! madame Sylvie, vous me connaissez pourtant bien ; je ne suis pas riche, c'est vrai, mais vous savez bien que je pourrai faire son bonheur, si elle veut bien m'accepter et vous aussi.

— Ta, ta, ta ! ma Lina n'est pas faite pour un vulgaire caporal trompette, elle mariera un ministre ou bien restera vieille fille et ne s'en trouvera pas plus mal, au lieu d'avoir un homme à surveiller. Les hommes ne sont rien bons que pour faire des trous à leurs chaussettes et courir les abbayes, les foires et les inspections ; ma Lina aura un ministre et pas un trompette, qui même il jouerait le bombardon ; dépêchez-vous de déguerpir de par là et plus vite que ça, sans je lâche le chien !

C'était, vous en conviendrez, une fin de recevoir en bonne et due forme, aussi le pauvre trompette reprit-il la tête basse le chemin par où il était venu. Et le mois de mai ne chantait plus un pas redoublé dans son cœur, mais bien plutôt la marche funèbre de Chopin.

La Lina est toujours à marier ; avis aux amateurs !

Pierre Ozaire.

**Vacances d'été.** — Où passeras-tu tes congés, cette année ?

— Au village de V. en Valais.

— J'ai entendu dire que c'est une localité très salubre.

— Penses-tu si elle est salubre, l'an dernier, pour inaugurer le nouveau cimetière, on a dû assassiner un habitant !

**A l'école.** — Le régent : Louis, quel est le plus grand de chauve-souris ?

Louis, avec assurance : Les chauves sourient !

## BLUFFER !

**B**'EST une maladie. Une maladie contagieuse, souvent incurable. Dans tous les cas de manifestation elle cause des dommages et commet des dégâts dont la gravité ne mesure pas de suite.

Nombre de voyageurs en sont atteints, des dentaires n'en sont pas exempts... et l'incurabilité de cette maladie... orgueilleuse ! devient de plus en plus évidente car elle peut être comparée au cancer qui s'installe sournoisement en des tissus profonds et progresse inlassablement malgré tous les procédés scientifiques, empiriques, physiques ou chimiques, que l'on intensifie dans l'espoir de le réduire ou de le limiter.

Bluffer... c'est un mot, un mot pas de chez nous, un mot qui choque, qui énerve, qui indispose et qu'en français on peut traduire par « mentir »... mais qui donc peut soutenir que le mensonge, même sous ses formes les plus tolérables, peut rimer avec triomphe !

Malheureusement, ce mal de « bluffer » a des conséquences désastreuses. Bien que des catégories d'industriels, de marchands, ne sont pas les seuls qui soient contaminés et que le bluff règne partout et dans tout. Le mal des uns ne guérit pas le mal des autres et que ce n'est pas une raison suffisante que si certaines catégories de gens éprouvent dans le commerce, l'industrie, les arts, les sciences, etc., ce besoin de « bluffer » il n'est pas absolument nécessaire pour conserver notre existence et l'améliorer si possible, d'employer la même méthode.

Nous sommes en 1928, on ne croit guère aux « royautés » on n'a pas beaucoup de sympathie